

Bateau sous la neige



Svevo y avait pensé des jours durant, depuis qu'il était sorti du bureau de recrutement. Il avait débattu de cette idée avec lui-même, depuis qu'il avait signé son engagement. Mais ce n'est qu'à la veille de son départ qu'il se décida à le faire, à monter sur la cime du toit et regarder de là-haut, afin d'emporter avec lui tout ce qu'il verrait. Mais il avait craint, tandis qu'il débattait ainsi avec lui-même pendant tous ces jours, de souffrir du vertige s'il montait là-haut, bien que la maison ne fût pas très haute. Mais avant tout, il avait craint de mal ressentir les choses de là-haut, et de s'emplier de tristesse au lieu des images qu'il voulait emporter avec lui.

Il passa derrière la maison en portant le fût métallique dont ils se servaient pour brûler les branches mortes. Il le posa là où la bordure du toit s'approchait le plus près du sol, le retourna, et le cala d'aplomb avec une pierre.

Svevo regarda autour de lui comme si quelqu'un pouvait le voir, puis il monta sur le fût. Il s'y tint un instant, en équilibre, les jambes légèrement pliées, et puis il sauta sur la bordure du toit en prenant soin de bien rester pencher en avant. Il tendit les mains, agrippa le premier barreau, et, tirant sur ses bras, il se hissa et s'assit sur l'échelle de charpentier pour reprendre son souffle et se calmer. Ensuite il se retourna, face à l'échelle, et la gravit jusqu'au sommet du toit, tâchant d'y aller doucement et avec précaution. Car bien que l'échelle reposât à plat sur un très grand nombre de tuiles, et qu'elle fût prévue pour ça, il ne voulait en briser aucune.

Parvenu en haut, Svevo s'assit lentement sur la faîtière en zinc, décomposant prudemment ses mouvements. Il posa une main de chaque côté de lui, ses doigts s'agrippant à l'arrondi de la faîtière, et il cala ses pieds sur deux arrêts de neige.

C'est une chance ces arrêts de neige, pensa-t-il, je me sens bien tenu, on aurait dit qu'ils m'attendaient. Il se dit pour plaisanter que son père avait placé ces arrêts de neige à cet endroit, parce qu'il savait qu'un jour, à la veille de partir, il aurait à monter ici pour tout regarder.

Il tourna légèrement la tête d'un côté et de l'autre

afin d'inspecter la toiture. Il n'y avait pas beaucoup de mousse, non, pratiquement pas, et les tuiles n'avaient pas l'air poreuses, et aucune ne semblait fendue. C'était plutôt une bonne nouvelle et il le lui dirait. Il commencerait même par lui parler de ça, se dit-il. C'est une chance aussi qu'il n'ait pas encore neigé, pensa-t-il, je ne serais sans doute pas monté. Sûr même, parce que l'échelle, elle disparaît vite sous la neige. Non, c'est même pas une question d'échelle, c'est simplement qu'on est sûr de se casser la gueule avec la neige.

C'est très bien ici, se dit-il, c'est haut, mais ça va encore. Le vertige, ça va à peu près, je l'ai pas beaucoup, et ça va aller de mieux en mieux. C'est comme ça que je voyais les choses.

Il commença à regarder devant lui, au loin, mais d'un œil distrait, comme s'il s'entraînait. Mais n'oublie pas, se dit-il, tu ne veux pas de pathos, fais tout pour ne pas le laisser entrer, ça ne sert à rien de rester ici pour ça. De toute façon, d'ici, on a moins envie d'en faire qu'en bas, c'est bien différent. Et s'il m'en vient un peu, il sera sincère. Mais je ne veux pas être triste, se dit-il. Il réfléchit un moment. On peut ressentir des choses et ne pas être triste, se dit-il. Oui, mais on finit toujours pas l'être un peu quand on ressent les choses

pour de bon, songea-t-il. Il cracha en l'air et s'essuya les lèvres sur son col. C'est bon comme ça, Svevo, se dit-il, arrête donc de penser à la tristesse avant qu'elle n'arrive. Et peut-être même qu'elle n'arrivera pas. Mais est-ce que je ne serai pas un peu déçu si elle ne vient pas, au moins un peu, se demanda-t-il. Peut-être bien, oui, se dit-il. Il recommença d'y réfléchir, puis secoua la tête. Arrête-toi, maintenant, arrête complètement de penser à ça, se dit-il. Tu vas tout faire rater si tu continues, tu vas trop réfléchir, et tu seras monté ici pour rien.

En tout cas, c'est ainsi que je m'imaginai installé, se dit Svevo, mais j'ai juste un peu peur. D'en bas, on s'en rend pas compte, mais c'est rudement haut quand on y est. Je dois attendre que ma peur s'en aille, mais j'ai le temps.

Agrippés à la faîtière froide comme de la glace, ses doigts commençaient de s'ankyloser. Il les relâcha légèrement, puis les détacha complètement du zinc. Seul le plat de ses mains reposait maintenant sur la faîtière. Il les souleva de quelques centimètres afin d'apprécier son équilibre et sa peur. Son équilibre lui semblait stable, en sorte qu'il ramena simultanément ses mains vers lui et les coinça entre ses jambes, pour les réchauffer. Ça me fait pas plus peur, les mains ici,

## BATEAU SOUS LA NEIGE

se dit-il, et le vertige, je l'ai pas davantage, alors autant me les garder au chaud.

Svevo regardait le bateau en bas dans l'herbe. La quille était posée sur des cales en bois afin de l'isoler de l'humidité du sol. C'était la première fois que Svevo le voyait de cette hauteur. Il le voyait de trois quarts arrière, et comme il était légèrement posé sur le côté, et qu'il penchait, calé sur un seul plat-bord, il avait l'air en mouvement. Une semaine avant, son père avait enlevé la bâche malgré l'humidité des nuits. Une pellicule d'eau le recouvrait tous les matins. Ça ne valait rien pour les vernis et les peintures. Ils le savaient. Mais ils voulaient le voir sous une mince couche de neige, avant de le couvrir une fois pour toutes jusqu'à la fin de l'hiver. C'était infiniment beau, cette neige sur les bancs et les plats-bords. Ça les avait frappés la première fois qu'ils l'avaient vue. Ils avaient envie de la voir encore. Tant pis si ça abîmait un peu les peintures. De toute façon, même en faisant très attention à l'humidité et aux rayons du soleil, les vernis et les peintures n'étaient pas éternels. Il faudrait bien les refaire un jour ou l'autre. Cet argument valait ce qu'il valait. Finalement son père avait ôté la bâche pour qu'ils contemplent encore une fois le bateau sous la neige.

## BATEAU SOUS LA NEIGE

Ils avaient navigué ensemble. Au moteur, pour commencer, et pendant longtemps. Ils avaient beaucoup navigué au moteur. Il était bruyant, et ils devaient parler fort pour se comprendre. Mais, mis à part le bruit, c'était une navigation paisible. Ils échouaient le bateau sur les berges. Ils exploraient l'endroit, et ensuite ils retournaient au bateau, ramassaient de l'herbe sèche et du bois flotté, et se construisaient un feu. Le plus souvent ils se faisaient réchauffer des boîtes de conserve. Parfois ils dormaient à côté du bateau sous la bâche qu'ils tendaient entre l'un des plats-bords et le sol. Le matin ils soufflaient sur les braises et rallumaient le feu pour faire du café. Ils avaient exploré beaucoup de rivières ainsi. La plupart du temps, ils partaient pour la journée, et faisaient demi-tour après le repas de midi. Mais parfois, ils naviguaient plus loin sur la rivière, et ils dormaient une nuit sur la berge, à côté du bateau.

Un jour, ça s'était passé tristement, sans que ni Svevo ni son père en soient volontairement la cause. Ils remontaient une rivière. Elle alimentait un lac de barrage, et ils voulaient savoir sur quelle distance elle était navigable. Ils passaient sous un pont routier, et c'est Svevo qui barrait au moteur, tandis que son



père, à l'avant, surveillait le fond de la rivière. Un homme était penché en haut sur le pont. Il avait mis ses mains en porte-voix et il leur criait quelque chose. Mais ni lui ni son père ne comprenaient ce qu'il leur criait à cause du bruit du moteur et de la distance. Svevo avait pourtant eu le réflexe de baisser les gaz, mais même ainsi, le moteur au ralenti, ils n'avaient pu entendre ce que l'autre leur criait à cause de la distance. Svevo avait remis les gaz, et ensuite et pendant un bon moment, ils avaient plaisanté à son sujet. Ils avaient inventé ce que l'homme sur le pont pouvait bien leur dire. Ils lui avaient mis des choses incroyables et loufoques dans la bouche, et ensuite, ils lui avaient mis des obscénités. Elles étaient de plus en plus salées à mesure qu'ils s'éloignaient du pont. Ça les faisait beaucoup rire. C'était vraiment une chance de pouvoir sortir autant d'obscénités l'un devant l'autre, sans que cela les gêne. Tous les deux en avaient une conscience aiguë. À chaque horreur qu'ils lançaient, explosait, en même temps et unanimement, la conscience de cette chance-là. Jusqu'au moment où ils avaient heurté un pieu effleurant à peine, fiché dans le lit de la rivière, et ça les avait calmés d'un seul coup. Ils avaient arrêté de rire. Ils avaient accosté aussitôt qu'ils avaient pu. Ils avaient tiré le bateau sur la rive et son père avait

inspecté la coque pendant que Svevo relevait le moteur et coupait l'arrivée d'essence. Heureusement le pieu n'avait rien abîmé, pas même entamé la peinture. Il s'était mis à pleuvoir et ils étaient allés sous les arbres. Ils avaient regardé tomber la pluie.

Son père lui avait demandé s'il se sentait bien. «Oui très bien», lui avait répondu Svevo. Son père lui demandait souvent comment il allait, et chaque fois Svevo lui répondait qu'il allait bien, et très souvent c'était vrai. Ce jour-là, et pour la première fois, tandis que la pluie traversait les arbres et tombait sur eux sous la forme de grosses gouttes, son père avait alors rajouté quelque chose en regardant ailleurs, à travers le rideau de pluie : il lui avait dit qu'il espérait qu'il serait là, le jour où il n'irait pas bien. Svevo n'avait rien répondu. Il s'était levé. Il était sorti du couvert des arbres, et son père lui avait demandé de revenir à l'abri. Mais Svevo ne l'entendait pas parce qu'il avait un trou dans la poitrine. Il avait continué à marcher vers le bateau, sous la pluie battante. Plus il s'éloignait du couvert des arbres, plus ce trou qu'il avait à présent dans la poitrine, lui faisait mal. Il avait desserré les fixations du moteur. Il avait soulevé le moteur à bout de bras, et puis était revenu en le portant, courbé en avant par son poids. Son

père s'était levé et l'avait aidé à le dresser contre un arbre.

Longtemps, le moteur, rangé dans un coin du garage pour l'hivernage, lui avait évoqué la pluie et le trou qui s'était ouvert dans sa poitrine. Il avait voulu le recouvrir d'un vieux drap, ou de quelque chose d'autre, pour essayer de ne plus y penser, mais il n'avait rien trouvé. Finalement il s'était habitué à le voir et, vers la fin de l'hiver et sans qu'il s'en rendît compte, le moteur avait fini par ne plus rien lui évoquer.

Cela remontait à quelques années. Et voilà qu'une quinzaine de jours auparavant, juste après être sorti du bureau de recrutement, et avoir signé son engagement, il s'en était souvenu.

Dans le bureau, l'officier recruteur avait une bouteille d'eau minérale posée sur la table à côté de lui, et un verre en plastique transparent. Il parlait à Svevo brièvement. Sa voix était ennuyeuse. Il se servait de l'eau, refermait le bouchon de la bouteille, buvait un peu et reposait le verre. Svevo ignorait à quoi correspondaient les insignes brodés sur les manches de sa veste. Une partie sur le bas des manches correspondait certainement à un grade. Mais les insignes brodés en rouge plus haut, représentant deux poissons croisés au milieu d'un cercle, il en ignorait le sens.

## BATEAU SOUS LA NEIGE

Svevo était allé dans un bar en sortant du bureau de recrutement. Il avait la bouche sèche et il avait très soif. Un drap recouvrait la table de billard, et alors même qu'il n'en avait pas trouvé pour cacher le moteur, le drap du billard le lui rappela soudain. Il se souvint du moteur posé dans un coin du garage. Ensuite il se souvint de la pluie qui traversait les arbres et de la douleur dans la poitrine, lorsque, sur la berge son père avait évoqué l'idée qu'un jour il ne puisse pas être près de Svevo. Il s'en souvint finalement avec une grande clarté. Mais son trou dans la poitrine ne se rouvrit pas.

Un jour, ils avaient renoncé à la navigation au moteur. Ils avaient gréé le bateau en misainier. Ils avaient construit un mât et une vergue, et monté une voile sur la vergue. C'était devenu une autre navigation, différente et beaucoup plus vivante. C'était comme s'ils avaient changé d'élément. Le vent avait remplacé l'eau. C'était ainsi qu'ils le ressentaient. L'eau était devenue secondaire. Ni Svevo ni son père ne s'étaient attendus à ce que le vent la remplaçât à ce point. Avant, il leur arrivait de couper les gaz pour entendre le clapot de l'eau sous la coque, ou simplement pour ne plus entendre le moteur. Sans le moteur

## BATEAU SOUS LA NEIGE

désormais, ils entendaient les bruits d'eau tout le temps, et c'était par vent arrière qu'ils aimaient le plus les entendre. Souvent ils louvoyaient le plus rapidement possible afin de pouvoir revenir dans le lit du vent et d'entendre le clapot de l'eau. Depuis le jour où ils avaient gréé le bateau, ils n'avaient jamais regretté leurs navigations au moteur. Même si ça leur était plus difficile, à la voile, désormais, d'explorer des rivières.

Un jour, cet automne, ils allaient tranquillement en vent arrière, et ils écoutaient l'eau clapoter sous la coque. On aurait dit que le bateau était parfaitement immobile, et qu'un ruisseau passait en dessous de la coque en l'effleurant. Nul autre bruit, pas même celui du vent puisqu'ils étaient dans son lit, et qu'ils avançaient en même temps que lui. De temps en temps, le vent tombait, la voile se dégonflait et faseyait, mais à peine. Svevo tenait la barre à l'arrière, presque couché sur le dos, la nuque calée sur le tableau. Il avait posé son regard là-haut sur la vergue. Et vraiment nul autre bruit que l'eau sous la coque. Son père était tourné vers l'avant, comme Svevo, mais assis, lui, sur le second banc, et lui aussi il avait le regard levé vers le haut, vers l'apiquage de la vergue. Il avait dit à Svevo soudain, sans amertume ni rien de semblable, mais sur le ton tranquille de la constatation :

– Ça, mon garçon, tu ne l’entendras pas sur ton bateau.

Svevo avait dit, regardant toujours vers le haut de la vergue, qu’il s’en doutait un peu.

Son père avait acquiescé de la tête, afin de le confirmer. Mais il avait gardé le silence à propos de ce qu’il entendrait à la place de ces bruits d’eau, à bord de son bateau, et Svevo lui en avait su gré. Puis son père s’était retourné pour sourire à Svevo. Mais à ce moment même, par hasard, Svevo venait de fermer les yeux, brièvement. Les rouvrant, il avait vu son père, assis à l’avant, et toujours de dos, comme quelques secondes auparavant, et il ne sut jamais qu’il venait de se retourner pour lui sourire.

Je ne crois pas qu’il neige avant ce soir, se disait Svevo, ça m’étonnerait. C’est dommage pour le bateau. Mais d’un autre côté, ce sera moins difficile pour redescendre de là. Je prendrai moins de risques sur l’échelle. Mais il est très beau le bateau, d’ici, songeait-il, même sans la neige. Ça aussi je le lui dirai, j’ai beaucoup de choses à lui dire, alors. Je ne dois pas oublier de commencer par les tuiles. Il sera content, et s’il me fait confiance, ça lui évitera de monter les voir par lui-même. Je suppose qu’il me dira qu’il me

fait confiance, mais je ne suis pas sûr qu'il n'y monte pas un de ces jours pour le vérifier.

Il lui sembla entendre le camion amorcer la montée, tout en bas de la route. Il attendit un instant, puis il tourna la tête en direction de la route et se retint de respirer pour écouter et en être sûr. Mais il n'entendit plus rien venant de cette direction.

Il entendait le vent passer sur les arbres des collines, plus à droite. Il entendait parfois aussi des sons métalliques qui montaient de la vallée. On aurait dit deux bennes de camion se heurtant. Mais la distance était grande, d'ici à la vallée. Le vent probablement déformait les bruits, ou en emportait une partie, se disait Svevo. En sorte qu'il ne pouvait en identifier aucun, à part le vent.

Ce vent qui passait sur les arbres des collines, là-bas, Svevo se souvint qu'il rappelait à son père le bruit lent de l'océan. Mais ça marchait uniquement lorsqu'il soufflait sur les collines, et qu'ici, près de la maison, là d'où ils l'écoutaient, l'air était calme. Son père ne lui avait dit qu'une ou deux fois que ce vent-là lui évoquait l'océan, mais Svevo s'en souvenait.

Alors moi, ce sera le contraire, se dit soudain Svevo, j'y pense seulement maintenant, je n'y avais pas encore réfléchi. Moi, ce que j'entendrai là-bas, quand

j'y serai, me rappellera le vent sur les collines. Ça, je suppose que je pourrai lui dire tout à l'heure. Ce n'est pas une chose qui lui fera mal. Au contraire, il sera content que je m'en souviennne.

Je sais bien qu'il a de la peine, se dit Svevo. Mais qu'est-ce que je peux y faire ? Pas grand-chose, je crois pas, non. Il n'y a rien à faire. Ni lui ni moi n'y pouvons rien. Ça par contre je ne lui dirai pas. Il le sait déjà, et je le sais, alors inutile d'en parler. Ça suffit bien qu'on le sache tous les deux, se dit-il.

Il commençait de sentir le froid lui pénétrer dans le dos. Il remua les épaules, rentra et sortit les omoplates, et tira la nuque en arrière plusieurs fois. C'était tout ce qu'il osait faire. Il n'osait pas bouger davantage de peur de compromettre son équilibre.

Est-ce qu'il va rentrer plus tôt, aujourd'hui ? J'en sais rien. Est-ce qu'il va changer quelque chose ? Dans un sens, ce serait bien qu'il rentre plus tôt, se dit-il, ça m'éviterait de geler sur place. Non et non, protesta-t-il, qu'est-ce que je raconte, peu importe à quelle heure il rentrera, je suis monté là pour regarder, et je descendrai quand j'aurai fini.

J'en suis où avec le vertige ? se demandait-t-il. C'est comme je pensais, il s'en va tout doucement. Je me



sens presque bien ici, et j'ai chaud aux mains maintenant. Il se pencha légèrement de gauche à droite, afin de tester son équilibre, et s'arrêta vite. Fais pas trop le malin, se dit-il. J'ai quand même encore un peu le vertige, admit-il. J'aurais pas dû bouger. En fin de compte, je suis pas si bien que ça. Et à part les mains, j'ai froid, et c'est dans le dos que ça commence à ne plus aller du tout. Bon sang, ce que je peux avoir froid. C'est sûr maintenant qu'il ne neigera pas. Il fait bien trop froid pour qu'il neige.

La température allait continuer de baisser, et sans doute s'approcher du zéro. Afin de l'affronter, il envisagea un moment de redescendre pour rajouter une couche de vêtements, et puis de remonter. Mais cela l'obligeait à tout recommencer, à redescendre l'échelle, puis revenir là et à nouveau s'habituer au vertige. Et si son père rentrait dans l'intervalle, il ne le verrait pas, assis là-haut. Il se dit, tout de suite et dans la foulée, qu'il venait de se trahir tout seul. Tu vois bien, songea-t-il, que tu es monté aussi un peu pour lui. C'est bon, se dit-il, ça va c'est bon, je suis monté ici pour tout regarder, et aussi un peu pour lui. Peut-être parce que je voudrais avoir autant de peine que lui, mais j'en ai pas autant. Non, se dit-il, tu ne le penses pas vraiment. Qui voudrait avoir de la

peine ? Personne. Et maintenant arrête de penser tout court, se dit-il en fermant les yeux, et fait plutôt ce que tu comptais faire. Le jour va être bref, alors regarde là-bas, ne perds pas de temps et tais-toi un peu maintenant.

Il rouvrit les yeux et porta son regard au loin. Il l'arrêta sur la forêt, dans la vallée, en arrière-plan des collines. Puis il leva son regard au-dessus de la forêt, sur le ciel. Il était blanc et gris, et il y avait un halo, légèrement lumineux, d'un blanc plus cru, là où, derrière le voile de nuages, se trouvait le soleil. Au centre du halo, une lueur orangée donnait la position exacte du soleil.

Je crois que j'aimerais me souvenir des ciels qu'il y a ici d'habitude, se dit Svevo, mais aujourd'hui, je n'ai pas de chance. Il est blanc, et voilà c'est tout et c'est dommage. Mais je me souviendrai quand même de ceux des autres jours, ça n'empêchera pas. Il revint sur la forêt et chercha la tranchée pare-feu. Il avait été engagé pour travailler à son creusement parce que son père connaissait le contremaître. Son travail consistait à nettoyer le chantier derrière les forestiers. Il ébranchait les troncs et il brûlait tout ce qui passait en dessous d'une certaine section.

Il trouva rapidement la tranchée. Elle était rectiligne

et, à cette distance, elle lui semblait étroite. Dieu sait pourtant qu'elle ne l'était pas lorsqu'on y avait travaillé, se disait-il. Elle était si étroite d'ici, que c'était difficile de s'imaginer que les flammes d'un incendie ne puissent pas passer par-dessus, sauter d'un bord à l'autre de la tranchée.

Ce n'était pas un bon souvenir. Les forestiers gueulaient beaucoup, et les journées étaient longues. Il rentrait le soir le visage rougi par les feux qu'il allumait le matin en arrivant, et qu'il alimentait jusqu'au soir. Les forestiers se croyaient meilleurs que ceux qui ne l'étaient pas. Ils avaient un travail difficile et, pour cette raison, ils pensaient qu'ils étaient meilleurs et différents de ceux qui ne travaillaient pas dans la forêt. Svevo avait essayé de leur plaire, il avait fait de son mieux pour y parvenir, en travaillant bien, en ne prenant pas de retard sur eux, en tâchant de brûler les branches aussi vite qu'ils ébranchaient les arbres abattus. Mais au bout d'un mois, il ne leur plaisait toujours pas. Les forestiers continuaient de se considérer meilleurs que les autres et de n'avoir aucune considération pour Svevo, malgré ses efforts. Finalement, Svevo s'était dit qu'ils aillent donc se faire foutre. J'en ai rien à foutre d'eux. Mais il s'en voulait de ne pas le

ressentir entièrement. Il aurait aimé perdre tout espoir de leur plaire, seulement il n'y parvenait pas. Il avait toujours ce petit fond d'espoir qu'avec toute sa volonté il ne parvenait pas à étouffer. Il continuait de bien travailler, et il savait qu'à tout moment, si les forestiers lui avaient soudain montré un peu d'attention, ça lui aurait fait plaisir, il serait revenu sur son jugement, il aurait arrêté de penser qu'ils aillent se faire foutre. Sans doute même qu'il aurait pu aller jusqu'à croire qu'ils étaient meilleurs que les autres s'ils lui avaient montré un peu de considération.

Un soir, ils avaient vu des daims traverser la tranchée à cent cinquante mètres du chantier, derrière eux. Le bruit des tronçonneuses et les différents feux dont Svevo s'occupait ne semblaient pas les effrayer. Les daims coupaient à travers la tranchée, au pas, et très paisiblement, en ignorant les hommes. Il y avait quelques jeunes daims parmi eux. C'était un peu avant le coucher du soleil. La journée avait été longue pour tout le monde. En apercevant les daims, Svevo s'était arrêté de lancer les branches dans le feu, et la plupart des forestiers, en tout cas tous ceux qui avaient vu les daims, avaient coupé le moteur de leurs tronçonneuses, et ôté leurs casques pour les regarder passer. Pendant ce moment-là, Svevo avait fait la paix avec

les forestiers. Tandis que les daims finissaient de traverser la trouée entre les arbres, et que l'un après l'autre ils passaient de l'autre côté, dans la forêt, et disparaissaient, Svevo s'était senti en paix avec les forestiers parce que la plupart avaient coupé leur moteur et faisaient exactement la même chose que lui. Ils regardaient passer les daims. Mais ils n'en avaient vu qu'une fois pendant les deux mois qu'avait duré le creusement de la tranchée. Les écureuils et les lapins, Svevo ne les avait pas comptés, et les forestiers ne semblaient pas les voir. Leurs regards ne s'arrêtaient jamais sur eux, et les arbres continuaient de s'abattre, comme s'ils n'étaient pas là. Mais, avec les daims, les choses avaient été différentes.

À présent qu'il voyait la tranchée de loin, si étroite à cette distance, l'indifférence et la morgue des forestiers lui paraissaient lointaines, et sans importance. J'aurais aimé le ressentir de cette façon-là quand je travaillais à la tranchée, songea-t-il, ça m'aurait facilité les choses. Svevo savait que les forestiers devaient être encore, à cette heure-là, dans la vaste étendue de forêt qu'il avait sous les yeux. Il ne pouvait pas les voir, mais ils étaient quelque part là-bas, en train de se croire meilleurs et différents.

Un oiseau s'était posé sur la cime du toit, non loin de lui, pendant qu'il regardait vers la forêt. Il le voyait du coin de l'œil, sur sa droite. L'oiseau bougeait sa queue, de haut en bas, comme s'il s'en servait de balancier pour tenir son équilibre. Oui, c'est bien ça, se dit Svevo, c'est sûrement comme ça qu'il tient en équilibre. Et on a le même point de vue, lui et moi, se dit-il.

Bien qu'il fût monté là avant l'oiseau, qu'il fût sur le toit depuis déjà presque une heure avant que l'oiseau ne s'y pose, il avait l'impression que c'était lui-même, Svevo, qui venait d'entrer dans son monde. Il avait déjà vu des centaines d'oiseaux, et cependant, la présence de celui-ci, au même endroit que lui, le rendait différent des centaines qu'il avait déjà vus. Il n'en était pas spectateur cette fois-là. Il éprouvait, à cet instant, une sorte d'égalité et de compréhension envers l'oiseau. Cela dura un bon moment. Puis Svevo voulut aller plus loin. Mais il prenait un risque. Il savait que s'il tournait la tête pour voir de quelle espèce il était vraiment, l'oiseau s'envolerait, à moins qu'il ne fasse très attention. Ne bouge pas, se dit-il, je crois que c'est un geai. Non, ne bouge pas, se répéta-t-il, ne tente rien, je suis presque sûr que c'est un geai. Ça servira à rien de le vérifier.

Au bout d'un moment, il le tenta quand même, et aussi lentement qu'il le pouvait. Il réussit à tourner la tête sur presque quarante-cinq degrés, en retenant sa respiration, et sans que l'oiseau s'en aperçoive. Il s'arrêta pour reprendre de l'air. À ce moment-là, l'oiseau s'envola derrière la maison avant qu'il ait eu le temps de le reconnaître. Bon sang, je saurai jamais ce que c'était au juste. Mais je l'emmènerai avec moi, songea-t-il. J'ai eu de la chance qu'il se pose là, et il me portera chance. C'est une bonne idée de l'emmener. Mais je n'aurais pas dû bouger. De toute façon, il serait parti avant que moi je redescende. Je crois quand même que c'était un geai.

Il se remit à observer la vallée, la forêt et le ciel devant lui. Le halo du soleil semblait devenir plus lumineux. Ce que j'ai froid, se dit-il. Il faudrait que le soleil sorte complètement des nuages, songea-t-il, il ferait tout de suite un peu plus chaud. Mais il sortira pas, ça m'étonnerait. Il porta son regard sur le premier plan des collines et la crête formée par le haut des arbres. Il balaya toute la crête et revint à son point de départ, machinalement. Il n'aima pas cette façon de faire. Tu fais ça comme un géomètre, se dit-il, d'accord, tu ne voulais pas de pathos, mais essaie au moins d'y mettre du tien.

Il recommença à balayer la crête des arbres, du regard, mais plus lentement cette fois. Soudain il baissa les yeux. Ne te raconte pas d'histoires, se dit-il, en fin de compte tu n'es pas monté ici pour emmener tout ce que tu verrais. Tu l'as sous les yeux depuis des années, qu'est-ce que ça change que tu le regardes encore une fois aujourd'hui ? Ça change, protesta-t-il en lui-même, que c'est peut-être la façon dont je regarderai les choses aujourd'hui qui comptera et dont je me souviendrai le plus. C'est vrai, songea-t-il avec sincérité, j'ai raison. Mais tu n'es pas monté là pour cette raison, se dit-il. En tout cas, ça n'est pas la raison principale. Tu es monté pour qu'il te voie quand il rentrera, encore plus que tu le crois, et tout simplement.

Il était engourdi par le froid lorsqu'il entendit le camion remonter la route. Il tendit l'oreille pour être certain que c'était lui, et quand il en fut certain, il siffla tout bas afin de faire quelque chose. Le bruit du moteur disparut presque complètement, et revint, puis disparut et revint à nouveau. Un instant après le camion apparut derrière les arbres. Il monta encore, ralentit, se gara avec précaution sur le bord de la route en contre-bas, et s'immobilisa avec ce sifflement d'air comprimé. Il est rentré un peu plus tôt, se dit Svevo. J'ai eu raison



de rester et de pas descendre chercher des vêtements. Pendant un moment il ne se passa rien sur la route, et Svevo ne voyait rien à l'intérieur de la cabine. Puis son père descendit du camion, ferma la portière à clés et passa de l'autre côté. Il ouvrit la portière du passager pour prendre son sac, la referma à clé et traversa la route.

S'il ne regarde pas en haut, il ne me verra pas, songea Svevo. J'aurai l'air stupide s'il est dans la maison, et moi ici. J'attends qu'il ait fini de monter le chemin, et je l'appelle s'il ne m'a pas vu. Mais je pense qu'il va me voir.

Son père avait traversé la route, et gravissait le chemin, à présent. Il se tourna une fois pour regarder le camion au bord de la route, puis continua dans le chemin et, se mettant à observer le ciel, il aperçut Svevo sur le toit. Il s'arrêta à nouveau et demeura immobile, mais sans plus regarder vers Svevo, semblant plutôt chercher quelque chose à ses pieds. Puis il repartit dans le chemin. Il marchait plus vite pour arriver à portée de voix.

– Qu'est-ce que tu fous là-haut ? demanda-t-il, lorsqu'il fut assez près, et sans s'arrêter de marcher, et sa voix n'exprimait aucun étonnement, mais un grand reproche.

Il fit encore une dizaine de mètres et s'arrêta.

– Pourquoi tu es monté là-haut ? demanda-t-il sèchement.

Par réflexe, Svevo agrippa la faîtière des deux mains, de chaque côté de lui. Il ne répondit pas. Il ne regardait plus vers le chemin, mais devant lui, au loin. Son père se tourna dans la direction où regardait Svevo. Puis se retournant, il demanda à Svevo, toujours avec reproche :

– Mais alors, qu'est-ce que tu es allé fabriquer là-haut ? Bon Dieu alors, quelle idée tu as eue !

Il s'arrêta, et puis :

– Qu'est-ce qui t'a pris ?

Il s'arrêta encore. Son regard était réprobateur. Ensuite il ordonna :

– Redescends de là !

Svevo se taisait toujours. Il savait que, quoi qu'il dise, le ton de sa voix exprimerait qu'il était blessé. Son père lança durement :

– Redescends de là ! Est-ce que tu m'as entendu ?

Svevo serrait la faîtière dans ses mains et continuait de regarder devant lui, le ciel, les nuages, et la lisière des forêts au loin, et la lueur blanchâtre du soleil derrière les nuages. Il était infiniment blessé et triste. Son père repartit et continua de monter vers la maison, et lorsqu'il entra dans la cour et passa devant la

## BATEAU SOUS LA NEIGE

maison et disparut de sa vue, Svevo desserra légèrement les mains de la faîtière. Il ne l'entendit pas, mais il sut, au bout d'un instant, qu'il était passé sous la véranda. Ensuite il entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

Svevo savait que, quoi qu'il tente pour oublier que son père était rentré et lui avait parlé de la sorte, le camion, garé en bas sur la route, témoignerait à tout moment du contraire. Alors il ne chercha pas à s'en sortir de cette manière. Attends simplement que ça passe, se dit-il, essaie de ne plus y penser.

Ça va être long à passer, et je voudrais être demain. Je voudrais être à l'arrêt d'autocars, songea-t-il. Je voudrais m'endormir maintenant et me réveiller quand l'autobus s'en ira demain. Il avait complètement oublié l'oiseau qui s'était posé tout à l'heure. Il avait de brefs mouvements des bras et des jambes et faisait grincer ses dents les unes contre les autres. Soudain, il réalisa qu'il n'avait plus froid.

Si blessé qu'il fût, Svevo entendait toujours le vent sur les collines. Mais il avait perdu sa signification. Ce n'était plus l'évocation de l'océan qu'il entendait, mais simplement le vent dans les arbres.

Il a parlé avant de comprendre, voilà ce que je vais emporter avec moi, se disait-il avec douleur. Svevo savait qu'à cet instant-là il était capable de se mettre à pleurer et, pour y résister, il reprit sa position d'avant. Il ramena ses mains entre ses jambes, non pas pour se les réchauffer, parce qu'il ne ressentait pas plus le froid mordant de la faîtière que le froid de l'air. Il les serra simplement l'une contre l'autre pour tenter de se calmer un peu.

Comme je voudrais ne pas avoir eu l'idée de monter ici, se dit-il. Il protesta aussitôt avec fureur. Mais non, qu'est-ce que je raconte ?, ce n'est pas de ma faute s'il a parlé avant de comprendre. Alors je vais rester là pour moi, se dit-il. Non, se reprit-il dans la seconde, tu n'as plus rien à y faire, ici. Avoue-toi que tu es déçu, se dit-il, et redescends, avant que le froid revienne. Il ferma les yeux. Mon Dieu, oui, je suis déçu, mais je vais voir si je redescends maintenant, se dit Svevo, je vais voir. Le froid, je verrai aussi.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se rappela l'oiseau qui s'était posé à côté de lui. Il devait me porter chance, songea-t-il avec amertume. Il a raté son coup, ce soir, ça a mal commencé. Mais tant mieux dans le fond. Il me portera chance plus tard, quand j'en aurai le plus besoin. À moins que je l'oublie. Possible alors qu'il

## BATEAU SOUS LA NEIGE

me portera chance sans que je m'en aperçoive, et à mon avis c'était un geai.

Svevo entendit la porte de la maison s'ouvrir, et se refermer. Son père n'apparut pas dans la cour, et Svevo comprit qu'il se tenait sous la véranda. L'après-midi finissait. Bientôt le soir allait tomber. Le halo du soleil pâlisait sur l'horizon et, bien plus haut au-dessus de l'horizon, le ciel était violet. Dans la partie violette du ciel apparaissaient par endroits des nappes argentées. Des bandes d'oiseaux passaient au loin, d'ouest en est, survolant la vallée. Tout était silencieux parce que le vent ne soufflait plus dans les arbres, sur la crête de la colline. Il s'était déplacé plus loin vers le sud, dans la vallée, mais Svevo ne pouvait pas le voir ni l'entendre dans les arbres de la vallée.

Il s'était calmé, mais la sensation de froid était revenue. Il l'avait prévu, il savait que le froid allait revenir, mais il était étonné de le sentir encore plus dur qu'avant. Il lui mordait cruellement le dos et les épaules. Il lui semblait porter quelque chose de lourd sur les épaules.

Quand ils dormaient près du bateau, sur la berge des rivières, il avait souvent ressenti, vers le matin, cette

impression de poids sur le dos et sur les épaules. Il dormait encore, et ce poids le faisait rêver de toutes sortes de choses qui le gênaient dans son sommeil, sauf du froid. Il finissait par se réveiller, et il entendait couler la rivière. Alors seulement il comprenait qu'il avait froid. La plupart du temps, son père était déjà levé. Il se tenait accroupi, ou assis sur une souche, à quelques mètres, devant le foyer en pierre qu'ils avaient construit la veille, et il commençait de ranimer le feu. Il levait la tête vers Svevo et lui disait de se rendormir le temps que le feu ait bien pris, mais Svevo ne se rendormait pas. Il se tournait sur le flanc en direction du foyer. Il attendait que la chaleur des flammes parvienne jusqu'à lui. C'est seulement quand il commençait de la sentir, même à peine, qu'il se levait, sans sortir de son sac de couchage, portant ses chaussures dans une main, et il allait à cloche-pied s'asseoir à côté du feu.

Son père lui frottait le dos et lui demandait comment il avait dormi. Svevo répondait qu'il avait dormi à peu près bien, mais que vers le matin, le froid l'avait réveillé. Son père le prévenait que, s'il continuait à marcher avec son sac de couchage, il finirait par le trouser et qu'il perdrait tout son duvet. Ils réchauffaient le café, et le buvaient dans des gobelets en plastique.

Ils en buvaient une seconde fois, et là le café sentait un peu moins le plastique.

Ils regardaient le feu pendant un moment. Ils entendaient la rivière couler tout près. Svevo sentait ses muscles retrouver de leur souplesse. Son père jetait une à une toutes les brindilles de bois et les écorces qu'il pouvait saisir sans avoir à se lever, juste celles qui se trouvaient à portée de main. Il faisait deux parts égales avec ce qu'il restait dans le fond de la cafetière. Dans le peu qu'il restait, Svevo mettait beaucoup de sucre. Cela donnait un sirop écoeurant, qu'il mangeait avec sa cuillère. Il avait entendu dire que le sucre aidait à se protéger du froid. Lorsque le feu commençait à baisser d'intensité, et qu'il ne restait plus de brindilles à brûler, ni d'écorce à portée de main, Svevo s'habillait dans son sac de couchage en se contorsionnant, enfilait ses chaussures, puis il allait derrière le bateau pisser dans la rivière.

Parfois, la brume du matin flottait au-dessus de la rivière, et c'était toujours étrange de la voir ainsi flotter, presque immobile, tandis qu'en dessous la rivière avançait. Parfois, suivant l'exposition de la rivière, et l'heure à laquelle ils s'étaient levés, et aussi du temps qu'ils avaient passé à se réchauffer devant le feu, les rayons du soleil passaient à travers la brume.

## BATEAU SOUS LA NEIGE

Et on aurait dit que la rivière en dessous était chaude, que c'était de l'eau chaude qui avançait dans l'air vif du matin.

Son père descendit de la véranda, resta un instant au bord, puis se dirigea vers le bateau. Il posa la main sur le tableau à l'arrière, puis sur le plat-bord, sa main recueillant l'humidité du soir. Il s'avança ainsi vers l'avant du bateau en regardant vers le ciel. Arrivé à la proue, il s'essuya la main sur son pantalon.

– J'ai pas l'impression qu'il neige cette nuit, dit-il, suffisamment haut pour que Svevo l'entende.

Svevo ne répondit rien. Son père acquiesça pour lui même, et il regarda à nouveau le ciel. Il demanda :

– À ton avis ?

– Je ne sais pas, mentit Svevo.

– Moi j'ai pas l'impression. Je l'ai senti en montant tout à l'heure, j'aurais mis le camion dans la descente si j'avais senti la neige. Je crois qu'on devrait couvrir le bateau, non ? Il doit faire trop froid pour qu'il neige.

Svevo ne dit rien.

– Tu m'aideras à le bâcher quand tu redescendras.

Svevo fit oui de la tête, faiblement.

– Comment c'est là-haut ? demanda son père.



BATEAU SOUS LA NEIGE

– Ça va, dit Svevo pas très fort, et affectant l'indifférence.

– Ça va comment ? demanda son père.

– Je t'ai dit que ça allait.

– C'est haut ?

– Oui, dit Svevo.

– Pas le vertige ?

– Non, dit Svevo.

– Tu dois avoir froid là-haut. Je suis sûr que tu as froid.

– Non, dit Svevo. J'ai pas froid.

– Alors tu n'es pas fait comme moi. Il y a combien de temps que tu es là-haut ?

– J'en sais rien, dit Svevo.

– T'en fais une gueule, lui dit son père sans méchanceté. Même d'ici je le vois. Continue, si ça te chante.

Svevo regardait sans bouger le halo autour du soleil qui commençait à pâlir. Le soleil lui-même était encore au-dessus de l'horizon. Quand il sera derrière l'horizon, se dit Svevo, je descendrai. J'aurai fini ce que je voulais faire et je descendrai. Il regardait devant lui le halo, fixement, mais il apercevait dans un angle du regard son père qui avait tourné devant la proue du bateau et revenait vers l'arrière.

Il est gêné maintenant, se dit Svevo, il ne sait pas comment s'y prendre et il fait semblant de s'intéresser au bateau, mais je vais pas l'aider, parce que c'est pas de ma faute. Je fais la gueule que je fais. Hein, qu'est-ce qui lui a pris tout à l'heure ? Et maintenant, je sais plus si j'ai encore envie de lui faire plaisir ou pas. Je sais pas si je vais lui dire pour les tuiles.

Les lumières de la maison et de la véranda étaient restées allumées. Leurs lueurs se confondaient en une seule. Cette lumière éclairait une partie de la cour, devant la porte, mais pas son père, ni l'endroit où était posé le bateau.

À présent il avait fini d'en faire le tour, et il s'était adossé à l'arrière, contre le tableau. Il avait mis une main dans une poche et l'autre devant la bouche. Il se la passa sur la joue et puis derrière la tête, qu'il leva ensuite légèrement vers Svevo.

– Ne mets pas ton réveil, demain, lui dit-il. C'est moi qui m'en occuperai. Dors autant que tu le peux. Passe une bonne nuit si tu y arrives. Je viendrai te réveiller ni trop tôt ni trop tard. Endors-toi sans penser à l'heure.

– Je sais pas si j'y arriverai, dit Svevo.

– Je sais bien, je comprends, mais essaie quand même d'y arriver, lui dit son père. Laisse-toi aller.

Pense que c'est moi qui m'occuperai de l'heure. Ça t'aidera à bien dormir.

– J'essaierai, dit Svevo.

– Oui, c'est bien, dit son père.

Il ajouta l'instant d'après :

– Et puis dors aussi dans l'autobus, demain. Ne pense à rien et dors autant que tu le pourras. Tu n'auras rien d'autre à faire.

– Oui, dit Svevo.

– Dans un moment je monterai faire demi-tour avec le camion. S'il est déjà dans la descente, on gagnera quelques minutes demain matin. On en gagnera une dizaine. J'aurais dû y penser avant.

Svevo eut un léger hochement de tête, se mordit l'intérieur de la joue et observa son père un instant. Il se tenait toujours adossé à l'arrière du bateau.

– Tout à l'heure, j'ai eu un peu le vertige, dit Svevo, mais là maintenant, ça va mieux.

– Je croyais que tu l'avais pas, dit son père avec une légère ironie.

– Je viens de te dire que je l'avais un peu seulement, dit Svevo avec impatience.

– Bon, mais fais attention à toi.

– J'ai les pieds calés sur les arrêts de neige.

– Oui, j'ai vu, heureusement qu'ils sont là. Mais fais

surtout bien attention derrière toi, il y a rien qui te retient, derrière. Je t'apprends rien, mais tu n'es pas assis contre un mur. Porte toujours bien ton poids en avant !

Bien qu'il le fît déjà depuis le début, Svevo obéit et porta encore un peu plus son poids en avant. Puis, au bout d'un instant et insensiblement, il se redressa, revint légèrement en arrière pour reprendre sa position. Finalement, il se sentait plus en sécurité ainsi.

– Inutile que tu montes voir les tuiles, dit-il soudain, elles sont bonnes.

– C'est vrai ? demanda son père. Pas de mousse ou d'autres saloperies qui traînent ?

– Non, dit Svevo. Dans l'ensemble ça a l'air d'aller.

– Il y a pas une bestiole crevée dans la gouttière ?

– Non, j'en ai pas vu.

– Rien de cassé, non plus, ou de fendu ? demanda son père.

– Non plus, dit Svevo. En tout cas, d'ici tout à l'air bon. La faîtière aussi est bonne.

– La faîtière c'est rarement un problème, à moins que le vent l'arrache. Pour tout le reste, je te fais confiance.

– Mais je crois que tu monteras voir quand même, dit Svevo avec soupçon.

Son père ne répondit pas. Svevo dit :

BATEAU SOUS LA NEIGE

– Est-ce que tu monteras voir, alors ?

– Je monterai pas voir, dit son père. En tout cas, j’en suis presque certain. On verra. Mais si on a une fuite, dit-il, plaisantant sur un ton faussement menaçant, je te l’écrirai, tu le sauras vite, fais-moi confiance aussi.

Il se retourna et se pencha pour regarder à l’intérieur du bateau.

– On va le couvrir une bonne fois pour toutes, dit-il. On va le faire tous les deux bien soigneusement. Il faudra que ça tienne tout l’hiver. On va le faire solidement. Je voudrais pas que la neige enfonce la bâche, ou que le vent la fasse rentrer par en dessous.

– Si on pouvait le retourner, dit Svevo, il se protégerait tout seul.

– Je sais bien. J’y ai déjà pensé, mais on peut pas le retourner à deux.

– Avec des palans, on pourrait, dit Svevo, je suis sûr. Même toi tout seul tu pourrais y arriver.

– Et les palans, dis-moi comment ils tiennent en l’air ?

– Fabrique des genres d’arceaux ! Dit Svevo.

– Des arceaux, oui, je vois ce que tu veux dire, mais je sais pas souder.

– Commande des bois à la scierie, dit Svevo. T’auras rien à souder.

BATEAU SOUS LA NEIGE

– Oui, c'est pas une mauvaise idée, répondit son père évasi­vement, mais ça se fabrique pas comme ça. Et j'ai pas les palans non plus, ni les chaînes qu'il faut. Dans le fond, je crois que j'ai pas trop envie de le faire.

– Alors on va bien le bâcher, dit Svevo. On le fera solidement.

– Oui, c'est tout ce qu'on peut faire, dit son père. Et il faudra que ça tienne jusqu'au printemps.

– Si on le fait bien, dit Svevo, ça tiendra.

Son père regardait le ciel et tournait la tête dans toutes les directions.

– J'aurais bien aimé qu'on voie un peu de neige dessus, dit-il, juste une fois cet hiver.

– Moi aussi, dit Svevo. C'est dommage.

Il marqua un temps.

– Je devais te dire aussi qu'il était vraiment beau d'ici, même sans la neige.

– C'est vrai, il a de l'allure de là-haut ?

– Oui, il en a ! dit Svevo.

– Tu étais monté là-haut pour le voir ?

– Non, dit Svevo, c'était pas pour ça, mais ça n'empêche qu'il a de l'allure. Je l'ai tout de suite vu.

Il fit oui de la tête pour lui-même. Puis il dit :

– Il y a un geai qui s'est posé à côté, là, tout à l'heure.

– Ah oui ! dit son père.

Il semblait sceptique.

– Un geai, tu es sûr ?

– Oui, là tout près, dit Svevo en tendant la main vers sa droite.

– C'est rare d'en voir un de si près. T'as eu de la veine, Svevo. Ils sont plutôt peureux, ces oiseaux-là.

– Oui, dit Svevo. Et justement je me suis dit que ça me porterait chance.

– Pourquoi pas, dit son père. Ça peut peut-être marcher. Sûrement, même, parce que c'est beau, un geai.

Svevo opina, et se mordit ensuite l'intérieur de la joue.

– Mais je suis pas vraiment certain que c'était un geai, reconnut-il.

– Écoute, moi je l'ai pas vu. Alors je peux pas te dire. Mais je te souhaite que ce soit un geai.

Il porta son index à son front.

– Ça me fait aussi penser, dit-il, les forestiers te souhaitent bonne chance. Enfin, il y en a deux ou trois qui m'ont demandé de te le souhaiter.

– Ah ouais ! fit Svevo.

– Oui, à la station-essence. Ils remplissaient des jerricans, et moi je faisais le plein pour demain. On en a parlé.

– Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

BATEAU SOUS LA NEIGE

– Non, c'est tout, pas grand-chose. Ils te souhaitent bonne chance.

– Ils t'ont parlé des daims ?

– Non, répondit son père. Non, on n'a pas parlé de ça. Pourquoi, c'était quoi, ces daims ?

– Non, c'est rien, dit Svevo.

– Bon, dit son père, tu es mieux habillé que moi. Je vais rentrer. Moi, j'ai froid. Fais attention à toi quand tu redescendras. Descends quand tu veux, mais je ne voudrais pas qu'il fasse trop nuit quand on couvrira le bateau. Il faut deux fois plus de temps quand on n'y voit pas.

Mais, l'ayant dit, il ne bougea pas, il ne prit pas la direction de la maison. Il resta près de l'arrière du bateau, et Svevo demanda soudain, mais sans diriger la voix vers son père :

– Est-ce que j'aurai le mal de mer ?

– On en a déjà parlé, dit son père sans marquer d'impatience.

– Il y a un moment qu'on en a parlé et je me souviens plus de tout.

– Je t'ai toujours dit que j'en savais rien. Comment veux-tu que je le sache, Svevo ? On a tout le temps navigué que sur l'eau douce, toi et moi.



BATEAU SOUS LA NEIGE

Il marqua un temps pour chercher ses mots. Sa réflexion était hésitante.

– L’océan, eh bien, Svevo, c’est différent, dit-il enfin, la voix neutre.

Svevo dit sur un ton d’espoir :

– Parfois, ça bougeait un peu quand même, quand on naviguait tous les deux, non ?

– Oui, des fois, ça bougeait, mais pas beaucoup, Svevo. En tout cas, pas suffisamment pour se faire une idée.

Svevo attendit un instant, puis :

– Alors ?

– Alors rien, dit son père, c’est tout. On ne peut pas le savoir. On l’a ou on l’a pas, le mal de mer. Tu le sauras quand tu y seras, Svevo. Je crois que c’est pareil pour le vertige. Il y a un tas de choses qu’on a ou qu’on n’a pas. Et j’ignore pourquoi.

Svevo dit sur un ton d’appréhension :

– Je crois que j’ai le vertige. Je crois en fait que je l’ai pour de bon, et pas seulement un peu.

Avant de parler, son père sourit et secoua la tête.

– Non, mais ça ne marche pas ensemble. C’était simplement un exemple. Tu peux avoir le vertige, et ne jamais avoir le mal de mer.

– On peut avoir les deux ? demanda Svevo.

– Oui, on peut, sans doute. Il y en a qui n'ont pas de chance. Mais c'est pas automatique.

– C'est rare d'avoir les deux ? demanda Svevo.

– Oui, je suppose que c'est plutôt rare, dit son père. Je connais personne qui ait eu les deux.

– Ça, c'est simplement pour me faire plaisir, dit Svevo, c'est un genre de blague, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que c'en est une. Même, tiens, on peut s'en trouver une autre du même genre, de blague, Svevo. Admettons qu'il existe une règle automatique. Et on se la décide maintenant, cette règle, si tu veux.

– Oui, dit Svevo, décidons-la !

– Alors écoute bien : si on a le vertige, on n'a pas le mal de mer. Et donc c'est une bonne chose que tu aies déjà le vertige.

– Je veux bien de cette règle, dit Svevo en faisant amplement oui avec la tête. Et j'ai tellement le vertige que je crois pas que je pourrai redescendre.

– Alors te voilà sauvé, lui dit son père. Tu l'auras jamais, le mal de mer.

Puis il mima la contrariété :

– Mais je vais devoir monter là-haut pour t'aider à redescendre.

Svevo souriait, et il tremblait en même temps, parce que le froid était intense à présent. Il avait de longs fris-

sons qui lui montaient du bas du dos vers les épaules, redescendaient dans les bras et s'arrêtaient à ses poignets parce qu'il avait toujours les mains jointes entre ses jambes.

– Mais quand même, sérieusement, dit-il, qu'est-ce que tu en penses ?

– Écoute, tu verras bien si tu l'as, lui dit son père. Sa voix était rassurante. Tu le sauras vite. Si tu l'as, et dès que ça vient, tu t'allonges et tu fermes les yeux. Ça, je te l'ai dit souvent, tu t'en souviens ?

– Oui, dit Svevo, je m'en souviens.

– N'oublie pas ça : tu t'allonges et tu fermes les yeux. J'ai jamais rien trouvé d'autre à faire pour que ça passe. Et si tu y arrives, essaie aussi de ne jamais avoir le ventre vide. Mais ça, c'est plus difficile à faire que de se coucher et de fermer les yeux. Moi j'ai jamais réussi à le faire. Mais j'en ai vu qui y arrivaient. Alors peut-être que toi tu y parviendras.

Puis, des mains et de la tête, il fit le geste d'effacer tout ce qu'il venait de dire.

– Attends, Svevo, on doit arrêter d'en parler. Je veux dire : ne crains pas le mal de mer avant de savoir si tu l'as. Ce n'est pas une bonne chose, c'est des coups à se l'attraper alors qu'on n'était pas fait pour l'avoir.

BATEAU SOUS LA NEIGE

Svevo quitta son père et le bateau des yeux, et frotta ses mains entre ses jambes. Ensuite son regard alla d'un bout à l'autre de la forêt en face, sur la colline.

– C'est dans les gènes ? demanda-t-il au bout d'un instant, regardant toujours la colline, devant lui.

– Qu'est-ce qui est dans les gènes ?

– Le mal de mer, dit Svevo.

– On ne devait plus en parler.

– Après ça on arrête, dit Svevo. Réponds-moi seulement pour les gènes.

– J'en sais rien, Svevo. Mon père à moi n'est jamais monté sur un bateau.

– Et ton grand-père ? demanda Svevo.

– Je ne sais pas ce que faisait mon grand-père.

– Non !

– Non, je le sais pas. Il te reste que moi pour te faire une opinion.

– J'espère que c'est pas dans les gènes, alors, dit Svevo. C'est ça mon opinion.

Son père se mit à rire.

– Je te le souhaite aussi, dit-il.

Puis il dit avec enthousiasme :

– Ou alors écoute, il n'y a pas qu'une règle, il y en a deux en réalité. Et elles sont immuables et universelles, Svevo. La première : quand on a le vertige, on n'a pas

le mal de mer. Et ça on le savait déjà parce qu'on vient de se le décider, il y a deux minutes. Mais la seconde, écoute-la bien : le mal de mer ne se retrouve jamais dans les gènes. Alors te voilà sauvé deux fois et pour de bon.

Svevo dit, souriant :

– Ce sont de bonnes règles.

– Elles seront bonnes si tu y crois, reprit son père en faisant oui de la tête, et avec tout d'un coup de la gravité dans la voix, une intensité nouvelle et soudaine.

– Pour le moment, là où je suis, j'y crois, dit Svevo. Et je pense que j'y croirai encore demain dans l'autobus.

– Crois-le le plus longtemps possible, lui dit son père.

Sa voix avait gardé son intensité. Il baissa la tête et la releva rapidement pour regarder vers la cime du toit. À nouveau il baissa la tête, mais à peine cette fois, voyant toujours Svevo, ou plutôt apercevant sa silhouette sombre, là-haut, prolongeant la forme du toit.

– Crois surtout en cet instant-là, Svevo, dit-il.

Sa voix était sourde et rentrée.

Svevo ne dit rien et, au bout d'un instant, il fit simplement oui de la tête. Le jour baissait vite maintenant, cependant il restait suffisamment de lumière pour

que son père ait pu apercevoir Svevo acquiescer de là-haut.

– Oui, crois en cet instant-là, répéta son père. Garde-le avec toi le plus longtemps possible, parce que moi je le garderai.

La silhouette sombre de Svevo continuait d'acquiescer là-haut. Elle se confondait de plus en plus avec la teinte du toit. On aurait dit que c'était un étrange prolongement du toit qui se serait mis à bouger. Au loin, le halo du soleil s'éteignait, et le soleil maintenant passait derrière l'horizon. Le crépuscule s'étendait. Il semblait provenir de derrière la maison, et s'étendait en direction de la vallée. Il avait déjà atteint les collines et dépassé la crête des arbres. À présent il descendait le versant invisible des collines.

– Je ne sais pas au juste pourquoi je suis monté là-haut, dit Svevo avec étonnement. Je pensais emporter des choses que je verrais d'ici.

– Et alors qu'est-ce que tu as vu qui vaille la peine ?

Svevo resta silencieux. Il se mit à regarder devant lui et alentour rapidement, cherchant dans ce qu'il voyait ce qui allait pouvoir l'aider à répondre. Mais il ne voyait presque plus rien à cause de la nuit qui s'étendait.

BATEAU SOUS LA NEIGE

– J’ai tout bien regardé, répondit-il finalement. J’ai eu le temps. Il y a un moment que suis là-haut. J’aime tout ce que j’ai vu, mais en fin de compte j’ai pas eu l’impression que j’étais monté pour ça.

– J’arrive à le comprendre, dit son père.

– Tu es déjà monté sur un toit pour le faire ? demanda Svevo rapidement et avec un grand étonnement.

– Non, dit son père, j’ai pas fait ça exactement, mais j’arrive à le comprendre.

Svevo dit :

– Je regrette pas d’être monté.

Il marqua un temps.

– Mais la vraie raison, je la connais pas.

– Tu avais peut-être envie d’aller geler sur place, plaisanta son père. Et t’emmèneras avec toi que tu as eu froid.

– Oui, dit Svevo, peut-être. Ça a bien marché de ce côté-là. Sûr que je me souviendrai que j’ai eu froid.

Son père dit gentiment :

– Faudrait peut-être bien que tu redescendes, maintenant.

– Oui, dit Svevo. J’ai envie de boire quelque chose de chaud.

Puis, après un silence, et regardant vers le camion garé au bord de la route :

– Je voulais que tu me voies là-haut en rentrant, dit-il soudain, et calmement.

Il vit son père, en bas, immobile, le visage levé vers lui, se mettre à regarder de côté pendant un bref instant, et à nouveau vers lui.

– Il n’y a plus beaucoup de jour, lui dit-il sur un ton de plaisanterie, mais je te vois bien encore, Svevo.

– Mais je ne sais pas pourquoi non plus je voulais que tu me voies.

– Là je peux pas t’aider, lui dit son père. Mais je suis content que tu en aies eu envie.

Svevo souriait dans la pénombre. Son père ajouta avec dépit :

– Et moi j’ai gueulé.

– C’est rien, dit Svevo.

Mais il le dit si faiblement que son père lança :

– Quoi ? Je t’ai pas entendu, Svevo.

– C’est pas grave que tu aies gueulé, dit Svevo très fort, gueulant presque pour imiter le ton de son père lorsqu’il l’avait aperçu sur le toit, en montant le chemin.

– Merci. Et ne l’emmène pas avec toi, ça ! lui demanda son père, reprenant le ton de la plaisanterie.

– Non, dit Svevo.



Ils se taisaient tous les deux. Par contraste avec la nuit, les lumières de la maison et de la véranda éclairaient bien la cour maintenant. Toute la partie perpendiculaire à la maison se trouvait dans une clarté jaune et nette. Cette clarté s'amenuisait en s'en allant sur les côtés. Elle parvenait malgré tout jusqu'au bateau, mais si faiblement, qu'elle ne formait nulle ombre et ne révélait pas les couleurs de la coque et des plats-bords. Tandis que de la vallée s'élevaient les bruits confus du soir, encore plus difficiles à identifier que ceux de la journée. Svevo regardait la lumière en bas, éclairant le devant de la maison, et il lui semblait qu'il oubliait quelque chose. Ah oui, se dit-il dans la seconde qui suivit, c'est cette histoire de vent sur les collines, je l'avais oubliée. Mais je vais pas lui dire, non. Je crois pas que ce soit une bonne idée. Ou peut-être que si, songea-t-il ensuite. Pourquoi pas dans le fond ?

– Il fait nuit maintenant, lui dit son père. Fais bien attention à toi en redescendant. Tâche de bien t'aplatir sur l'échelle.

– On va couvrir le bateau dans le noir, dit Svevo avec regret. C'est de ma faute.

– C'est pas de ta faute. Ça nous prendra plus de temps, mais on le fera soigneusement quand même.

– On le fera aussi bien qu'en plein jour, promet Svevo.

– Oui, dit son père, on l'a déjà fait.

Là-dessus il tapa plusieurs fois doucement sur l'arrière du bateau, puis commença de s'en éloigner. Il s'avança en cherchant quelque chose dans la poche de son pantalon. Lorsqu'il passa dans la partie éclairée de la cour, il leva légèrement la main et fit tinter les clefs du camion.

– Je vais tout de suite aller le mettre dans la descente, dit-il. Je vais gagner nos dix minutes pour demain matin.

Il sortit de la partie éclairée de la cour, et descendit le chemin dans l'obscurité, en direction de la route.

L'endroit était ainsi aménagé, qu'il n'avait pas la possibilité de faire demi-tour ici, sur la route, elle était trop étroite. Il lui fallait la remonter sur presque un kilomètre jusqu'à une plate-forme creusée dans la colline, afin d'y manœuvrer. Il traversa la route et passa derrière le camion.

Svevo ne le vit pas ouvrir la portière et monter à l'intérieur. Il entendit la portière claquer, et l'instant d'après, il entendit le démarreur enclencher le moteur. Il partit du premier coup. Les phares s'allumèrent. Les fumées d'échappement traversèrent la route. Le

## BATEAU SOUS LA NEIGE

camion recula un peu et, juste au moment de repartir et d'entamer la montée, le moteur cala. Les phares s'éteignirent, et le moteur ronfla à nouveau. Le camion reprit la montée, et une vingtaine de mètres plus haut, les feux se rallumèrent.

Le camion s'éloigna en bringuebalant au milieu de la route. Rapidement il se déporta sur le côté afin d'amorcer le premier virage. Les faisceaux des phares éclairèrent les sapins sur la colline. Il y avait du givre sur les sapins. Il devait y en avoir sur chaque aiguille de chaque sapin. Toute la forêt semblait prise par le givre. Dans la lumière des phares, elle avait l'air faite de glace et de hauts troncs morts.

Le camion montait et s'éloignait. Il y avait une demi-douzaine de virages pour monter jusqu'à la plate-forme. La lumière des phares éclairait tour à tour le flanc de la colline et la forêt de sapins, et de l'autre côté, le talus.

Puis le camion atteignit la plate-forme, et à un moment, pendant qu'il manœuvrait là-haut, la lumière disparut, comme si les phares s'étaient éteints d'un seul coup, et Svevo n'entendit plus le moteur. Tout retomba dans la nuit, là-haut, tout redevint sans bruit et sans clarté.

## BATEAU SOUS LA NEIGE

Soudain, les phares éclairèrent le ciel depuis la plateforme, et le bruit du moteur descendit le flanc de la colline. Svevo desserra ses mains d'entre ses jambes, empoigna la faîtière et, à tâtons, dans le noir, il chercha l'échelle derrière lui.

Là-haut, dans la cabine du camion, son père avait commencé à prier. Il n'avait jamais cru en Dieu. Ce soir non plus il n'y croyait pas, et c'était, de toute sa vie, la seconde fois qu'il priait. La première fois remontait à un passé révolu. Il avait prié pendant que son père le cognait. Il avait prié pour que ça s'arrête. C'est tout ce qu'il Lui avait demandé. Mais ça n'avait pas marché, et longtemps par la suite, il avait eu honte de Lui avoir demandé quelque chose. Ce soir, tandis qu'il redescendait la route, et apercevait du monde seulement ce que ses phares en éclairaient, sa prière consistait à Lui demander que ce soit un geai, l'oiseau qui s'était posé sur le toit.